

Que reste-t-il de nos labeurs? *Ce vieux rêve qui bouge* d'Alain Guiraudie

Marie-Claude Loiselle

Number 111, Summer 2002

Le travail au cinéma : filmer l'infilmable

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loiselle, M.-C. (2002). Review of [Que reste-t-il de nos labeurs? / *Ce vieux rêve qui bouge* d'Alain Guiraudie]. *24 images*, (111), 16–16.

Ce vieux rêve qui bouge

d'Alain Guiraudie

QUE RESTE-T-IL DE NOS LABEURS?

Présumé l'an dernier à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes et devenu par la suite une sorte de miniphénomène par l'écho considérable qu'a obtenu ce moyen métrage¹, *Ce vieux rêve qui bouge* est certes un film fascinant et obsédant. Bien qu'il ne s'apparente à aucun univers connu, il ne s'agit en rien d'un de ces films qui recherchent à tout prix l'originalité ou qui tentent de forcer l'admiration du spectateur. Bien au contraire, il dissimule toute sa complexité derrière une apparente limpidité et une évidence imparable. Pourtant, sous des dehors de cinéma social, presque documentaire au premier abord, qui, dans l'antre d'une immense cathédrale-usine déserte pérennise les derniers gestes d'une ère révolue, se profile peu à peu l'impression étrange et onirique que quelque chose de ce qui survient à l'écran nous échappe, nous dépasse, ou alors se produit ailleurs, à notre insu. Pourquoi le technicien vient-il démonter avec autant de soin la dernière machine encore présente dans l'usine? Pour qui? Pour servir à quoi? Les gestes qu'il accomplit apparaissent dérisoires — comme le sont souvent les gestes routiniers du travail — auxquels le personnage de Jacques, le technicien, consacre tout son savoir-faire, son énergie, son attention, par des mouvements précis, maîtrisés, que l'on devine déjà cent fois exécutés par lui.

Si le rituel du travail en vient presque ici à revêtir un caractère sacré, c'est qu'il n'y a pas d'un côté le travail et de l'autre la «vraie» vie. Pour Alain Guiraudie, le travail c'est aussi la vie. C'est véritablement tout un rapport au monde, déterminé par le travail, qui est ici déployé. Ainsi, se dégage peu à peu du «corps-machine» du technicien une sensualité qui se propage à toute cette succession de gestes répétés, d'efforts physiques, d'allées et venues des ouvriers qui — entre la cour envahie par les herbes folles et les parasols où ils se réunissent et l'intérieur — rôdent autour de lui, l'interrogent (et s'interrogent), sympathisent un peu, laissant éclater les aveux et les silences de pudeur autour de cette machine qui, au fil des heures, affiche le compte à rebours du temps qui reste à vivre dans ce lieu, jusqu'au moment où chacun repartira de son côté vers un avenir inconnu; comme si les jours comptés de cette machine (et de l'usine) venaient précipiter les choses, forcer certaines situations, certains rapprochements, aussi improbables ou éphémères soient-ils. Comme si enfin quelque chose de décisif se jouait avec la fermeture de cette usine et la dispersion d'une

communauté de vie, scellant du coup le sort d'ouvriers désormais seuls face à un monde du travail devenu un monstre à broyer la main-d'œuvre.

Placé sous le signe de multiples impossibilités (la liaison du technicien et du patron de l'usine, celle d'un ouvrier tendre et bourru et du technicien), d'un avenir sombre, de la privatisation, de la mondialisation, *Ce vieux rêve qui bouge* est un film crépusculaire. Pas de faux espoirs ni d'illusion d'un monde meilleur qui pourrait renaître des cendres de celui qui se meurt. Mais le crépuscule, ce n'est pas la nuit: on peut encore y avancer et les personnages de Guiraudie n'ont rien de résigné, ils ne portent pas le poids de la fatalité sur leurs épaules. Les impossibilités sont des moteurs qui les poussent vers autre chose, qui les obligent à faire un pas de plus, parce qu'on ne peut pas s'arrêter, parce qu'il y a encore la vie, le désir... Et c'est en cela aussi que le film d'Alain Guiraudie est admirable. ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE

1. *Ce vieux rêve qui bouge* a aussi remporté le prix Jean Vigo 2001 (ex-æquo avec *Candidature* d'Emmanuel Bourdieu).

